

DE LA MODÉRATION D'HIER COMME AIDE AUX LIMITATIONS DE DEMAIN

À l'idée que le monde va bientôt buter sur d'insupportables *limites*, que nos consommations ne seront plus sans freins, que nos contacts seront désormais comptés, qu'on ne pourra plus tout faire (tout dire, tout savoir, tout voir, partout et à tout moment) et qu'il faudra *choisir donc sacrifier*, pour beaucoup d'entre nous c'est la panique ! La vie va-t-elle encore valoir la peine d'être vécue ? d'être voulue ? Habités au « toujours plus », allons-nous pouvoir *passer de l'ère de la réclamation à l'ère de la résignation* ?

Panique irrationnelle, comme toutes les paniques, mais d'autant plus irrationnelle qu'en vérité, *les limites qui nous attendent sont déjà là*. Personne ne peut actuellement faire tout ce que promettent les sirènes publicitaires, c'est même devenu une oppression pour chacun que de devoir « épuiser les possibles » dans un monde où ce que la croissance semble apporter en facilités d'existence se paie par des détériorations en qualité de vie. Bref, nous sommes déjà limités, de sorte que dans la perspective d'une transition vers une société de décroissance, il sera sans doute moins insupportable aux sujets de s'autolimiter que d'abandonner *l'imaginaire du « sans limite »* qui les bercent aujourd'hui. **Il s'agit donc de re-façonner l'imaginaire d'un « homme frugal » dont le bonheur soit parfaitement enviable...**

D'où la question : peut-on trouver dans le passé de quoi nous aider à reconfigurer notre for intérieur : des conseils, des trucs secrets, des remèdes éprouvés, quelques proverbes bien sentis, tous sortes d'éléments légués par les Anciens pour nous réapprendre à jubiler dans la frustration ?

Ces sagesses, qu'elles découlent d'un hédonisme individualiste ou soient inspirées par un idéal ascétique, nous paraissent à première vue n'avoir rien à voir avec les perspectives tragiques du monde actuel, dont la folle puissance se trouve confrontée aux limites mêmes de la planète, de sorte que le choix n'est plus qu'entre la modération et le chaos. Cependant, si par le passé la notion de « limites » n'avait pas une dimension aussi universelle, elle avait *au niveau local* une réalité sociopolitique indéniable : dans bien des Cités circonscrites à elles-mêmes, dans bien des États dont les ressources naturelles n'étaient pas infinies, les meilleurs esprits en appelaient à l'autolimitation et au partage pour éviter, selon l'expression de J.-J. Rousseau, « *qu'une poignée de gens regorge de superfluités tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.* » C'était déjà le sens d'une *juste* répartition des biens entre les êtres humains, qui imposait à chacun de restreindre ses propres désirs, impératif catégorique qu'on ne saurait renier aujourd'hui.

Voici donc quelques préceptes, eux-mêmes limités à notre tradition classique, qui, dans la mesure même de leur intemporalité, pourraient bien servir les temps actuels :

● « **Rien de trop** » (*Ne quid nimis*). Devise gréco-latine. L'excès, dans quelque domaine que ce soit, est un défaut : ce précepte était inscrit au fronton du Temple de Delphes, consacré à Apollon. Rien de trop : donc *juste ce qui est nécessaire*. Thème dont le Christ se fera l'écho dans Luc (X, 42 ; Marthe et Marie) : « *Peu de choses sont nécessaires* ». Ne nous agitions pas vainement à multiplier nos besoins. La contemplation prime. À noter que l'emploi chez les jeunes de « trop » (l'adverbe de l'excessif) à la place de « très » (l'adverbe de l'intensif) semble indiquer qu'il n'y a plus pour eux que de l'intense : d'où la perte révélatrice de l'idée même d'excès dans la façon dont ils se représentent la vie.

● « **Connais-toi toi-même** ». Devise de Socrate, empruntée au fronton du temple de Delphes. Précepte riche en significations : tu es homme, tu n'es qu'un homme ; et donc, connais ta mesure, connais ta relation à toute chose, connais ta matrice la nature et les limites qu'elle confère à ta liberté. Ne tombe pas dans la démesure, l'*hubris*, laquelle produit un dérèglement de soi en même temps que de l'ordre des choses où l'on se trouve inséré. Le Sage est celui qui règle sa vie sur les lois du cosmos. Et selon l'idéal platonicien, une même vertu est nécessaire au gouvernement de soi et à celui de la Cité.

● « **In medio stat virtus** » (la vertu se trouve dans le milieu, ou si l'on préfère : le juste milieu est le milieu du juste). Cette maxime romaine se trouvait déjà chez Aristote, qui définit les trois vertus primordiales - le Courage, la Justice et la Tempérance - comme autant d'équilibres qui fuient les extrêmes.

● « **Sustine et abstine** » *Supporte et abstiens-toi*. Suprême recommandation des Stoïciens. Supporte ce qui ne dépend pas de toi, abstiens-toi de tomber dans la dépendance des passions, elles poussent à tous les excès. N'accepte que ce que tu ne peux éviter.

● « **Quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a** », c'est comme un écho du stoïcisme, en plein 17^{ème} siècle. Formule qu'on trouve en effet dans une lettre de Bussy-Rabutin à Mme de Sévigné. J'ai moi-même entendu ce proverbe dans la bouche de ma grand-mère. On peut d'ailleurs y trouver l'une des clefs de la fidélité conjugale...

● « **Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger** » Citation de Molière, oui,, mais qui vient de Cicéron/Plutarque/Socrate. Nous voici aux antipodes de la société de consommation. Restons-y, car voici Épicure qui, étrangement, nous déclare :

● « **Mon corps est saturé de plaisir quand j'ai du pain et de l'eau** »

Mais la palme de cette première série de conseils en limitation revient sans conteste à notre ami Épictète, qui a cette pensée profonde : « **Le pied est la mesure de la chaussure** ». Ce qui veut dire... que les seuls besoins du corps doivent être la mesure - c'est-à-dire la limite - de nos avoirs et de nos consommations. Sinon nous tombons dans le précipice de ceux qui dépassent les bornes : « **Si tu vas au-delà de ce qu'il faut à ton pied, tu prendras un soulier doré, puis un soulier de pourpre, puis un soulier brodé. Une fois qu'on a dépassé la mesure, il n'y a plus de limite.** » (*Manuel*, XXXIX)

→ Il importe de souligner que ces appels à la modération ne concernent pas seulement l'avoir ou la consommation des biens matériels. La même mesure s'impose dans notre relation au Temps et aux instants, à l'opposé des impatiences du « Tout/Tout de suite » qui dérèglent si bien l'individu moderne. Citons encore :

● « **À chaque jour suffit sa peine** » (le Christ, reprenant sans doute une locution proverbiale). *Il faut donc remettre au lendemain ce qu'on peut ne pas faire le jour même*, ce qui devient, sous la plume de Julien Benda, citée par Péguy : « *Il ne faut jamais remettre au jour même ce que l'on peut faire le lendemain* » (*Note conjointe sur M. Descartes*).

● « **Carpe diem** » (cueille le jour présent !) : et donc, sache te contenter du présent de ce jour. Ne cherche pas à cueillir aujourd'hui les plaisirs qui ne seront mûrs que demain ; on pourrait dire : *À chaque jour suffit sa joie*. L'adage d'Horace, devise des épicuriens, s'inscrit donc bien dans une sagesse de la modération.

● « **Festina lente** » (devise d'Auguste) : hâte-toi lentement, cesse d'être pressé/stressé.

● « **Il faut laisser le temps au temps** » (proverbe hispano-latin repris par Mitterrand) : le temps travaille pour nous, ne forçons pas le cours des choses ou de nos vies, tout vient à point pour qui sait attendre, rien ne sert de courir il faut partir à point, et patience et longueur de temps, comme vous savez, font plus que force ni que rage...

→ Ce n'est pas tout. La modération classique nous invite à la mesure *dans la pratique de la sagesse elle-même*. Car s'il y a une immodestie du sage, c'est de *trop* vouloir être sage, ou de passer pour tel.

● « **La parfaite raison fuit toute extrémité / Et veut que l'on soit sage avec sobriété** » (Molière, *Le Misanthrope*). Plus généralement, au 17^{ème}, on le sait, « **l'honnête homme ne se pique de rien** » : il serait excessif d'oser, en société, valoriser son ego en étalant des connaissances susceptibles de réduire au silence ceux avec qui l'on converse (leçon fort intéressante quand on sait combien aujourd'hui la parole est le monopole des experts).

● « **L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête** », énonce Pascal, pourtant mystique, comme pour faire écho à l'équilibre de la devise latine : *mens sana in corpore sano*.

● « **Le mieux est le mortel ennemi du bien** » déclare Montesquieu, et aussitôt, il biffe cette formule trop belle pour être parfaitement juste. « **Qui le dirait ! la vertu même a besoin de limites** » écrit-il ailleurs (*Esprit des Lois*, XI, 4).

Ce qui mérite d'être dit méritant d'être répété, il faut redire à quel point toutes ces sagesse, centrées sur la vie même de l'esprit, sur l'éthique, s'inscrivent dans la grande opposition grecque entre l'*hubris* (la démesure) et la *phronésis* (la mesure, la prudence *dans l'activité même de la pensée*, le bon *discernement* qui voit l'ajustement des choses entre elles : les grecs savaient aussi la limite du savoir, et le mythe de Prométhée montre déjà combien la volonté de *tout* connaître, la raison rationnelle livrée à elle-même, peuvent conduire à un funeste dérèglement des équilibres du Réel).

→ *La synthèse de Montaigne*

Ces sagesse culminent dans le dernier chapitre des *Essais* de Montaigne. Tout y est équilibre de vie, ***bonheur de l'usage qui sait ne pas abuser***. Car user des choses de la vie *avec mesure* est souvent plus difficile que de s'en abstenir radicalement. Voici donc les ultimes propos d'un sage qui parle pour lui-même, tout en sachant que « *chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition* » :

● « *Avez-vous su méditer et manier votre vie ? Vous avez fait la plus grande besogne de toutes [...] Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos [...] Il n'est rien si beau et si légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie [...] C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être.* » On peut souligner ici l'adverbe « *loyalement* », qui semble tempérer le caractère égocentrique du désir, mais aussi l'adjectif « *divine* » qui semble friser l'immodération du propos (« *et comme divine* »). Cependant, en même temps qu'il atteint ici un sommet de sagesse (-le « Sisyphé » que je suis se méfie des sommets !-), ce propos de Montaigne nous éclaire sur le risque inhérent aux sagesse classiques : c'est d'être égocentrées, individualistes, risque que comporte d'ailleurs toutes les formes d'idéal du moi, qu'il s'agisse du Héros, du Sage ou du Saint, tels que nous les proposait comme modèles la morale traditionnelle.

→ *La vertu selon Montesquieu*

Tous les préceptes cités ci-dessus ont le mérite de montrer qu'on ne peut pratiquer valablement une limitation *externe* (dans l'usage de nos biens) sans pratiquer à l'intérieur de soi le sens de la mesure, sans être conduit en tout domaine par *l'esprit de modération*. La sagesse antique repose sur l'idée qu'il ne peut y avoir harmonie avec le monde sans qu'il y ait harmonie en soi-même, ***pas de société juste si l'injustice règne au fond de nos pulsions*** (Platon). Il ne peut y avoir pour l'être humain d'altruisme authentique sans équilibre personnel, de respect d'autrui sans estime de soi, de modération dans le rapport aux autres sans connaissance de ses propres limites. « *Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* ». La reconnaissance de l'autre exige donc la connaissance du moi, et de sa *mesure*.

Cela dit, comme on vient de le voir avec Montaigne, la dimension proprement *collective* (ou communautaire) de la sagesse humaniste ne semble pas toujours première. On a l'impression qu'elle se prête davantage à des relations *interpersonnelles*, qu'à l'exigence globale de Justice au sein de la Cité, qui engendrera plus tard les « droits de l'homme et du citoyen ». Comme la « Décroissance » que l'on entend préparer, et non pas subir, devra être un *engagement collectif* autant qu'une *pratique privée*, on peut alors se poser la question : « Comment concilier un engagement décisif dans la chose publique (la Res Publica) avec la pratique d'une sagesse fondée sur la modération ? ». Et cette fois, c'est plutôt dans la philosophie des Lumières que l'on trouve des éléments de réponse, avec la notion de « vertu » selon Montesquieu, Rousseau et quelques autres, – notion qui reprend d'ailleurs, à sa façon, la grande parenté grecque entre le

gouvernement de soi et le gouvernement de la cité, entre la modération des instances qui constituent l'intériorité de l'être humain et la modération des forces vives qui animent la Cité.

La vertu politique, c'est ainsi la dimension *civique* de la sagesse. Elle est une modération *volontaire*, et non pas « *celle qui vient d'une lâcheté ou d'une paresse de l'âme* » précise Montesquieu. Elle procède d'un renversement de perspective : la vertu ne vient plus tant du souci *personnel* de se trouver un bonheur équilibré que, *d'abord*, de la nécessité *collective* d'établir l'égalité des droits pour tous, le juste partage des libertés et des biens entre tous, au sein d'une même cité que l'on veut démocratique. Ainsi, l'impératif catégorique *politique* (au sens propre) fonde l'impératif *moral* de sagesse personnelle. La vertu, parce que nécessaire au respect de *l'égalité des droits* (les mêmes pour tous), implique pour chacun la modération de ses désirs, et la reconnaissance de la primauté du bien commun sur les avantages particuliers. L'excès du « moi » est toujours injuste en ce qu'il lèse autrui. La vertu *discerne* la relation entre le tout et les parties, elle fait primer le sens des ensembles sur les cas particuliers. Essentielle dans les régimes que Montesquieu nomme justement « modérés », cette vertu s'oppose donc radicalement à la soif de pouvoirs ou de profits, qui caractérise l'esprit *d'inégalité* et empêche la liberté et la fraternité entre citoyens. « *Ce que j'appelle la vertu dans la république, dit Montesquieu, est l'amour de la patrie, c'est-à-dire de l'égalité* », d'où cette notable conséquence : « *La vertu politique est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible. On peut définir cette vertu l'amour des lois et de la patrie. Cet amour, demandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières ; elles ne sont que cette préférence* » (*Esprit des Lois*, IV, 5).

Mais, connaissant aussi les limites mêmes de cette vertu, Montesquieu condamne par ailleurs « l'esprit d'égalité extrême » (c'est-à-dire l'égalitarisme) qui pourrait ruiner la démocratie en rendant les citoyens sans cesse envieux les uns des autres, ou s'épiant rageusement pour se « moraliser » les uns les autres, ou encore ne supportant plus les pouvoirs légitimes qu'ils peuvent avoir eux-mêmes délégués à leurs représentants. C'est dire que l'exercice de la vertu est un équilibre difficile, sans cesse menacé par le risque de l'immodération, à l'intérieur de soi-même comme à l'extérieur de soi.

Pour ceux qui voudront *jouir d'une vie sobre*, non pas simplement par désir d'accéder à l'ataraxie personnelle, mais au nom de la nécessité de partager les richesses planétaires en voie de raréfaction, l'apport de Montesquieu est donc déterminant.

On peut tirer deux conclusions de ce modeste parcours :

-d'abord, que la modération ne s'exerce jamais à vide, ni en vase clos : il s'agit toujours de « modérer » une part de soi qui voudrait envahir tout notre être, ou de modérer notre être lui-même en ce que son expansion naturelle tend à usurper la part de l'autre ;

- ensuite, que le sens de la mesure doit se vivre dans *toutes les dimensions* de notre personne, et pas seulement dans le seul exercice d'une sobriété économique extérieure. Il serait vain, par exemple, de pratiquer la sobriété dans mon assiette et l'intempérance dans mes écrits (ou de prôner

la sobriété dans mes écrits en pratiquant l'intempérance dans mon assiette).
Tout est lié... D'où cette pensée de Péguy : « *À la plupart des théoriciens socialistes, il a manqué d'être pauvre.* »

François Brune

(article paru dans *La Décroissance*)